

CLAUDE MONET
fragments d'une vie

CLAUDE MONET

fragments d'une vie

Gérard Poteau

Couverture :

Nymphéas bleus, vers 1916-1919

Huile sur toile, 200 x 200 cm

Paris, musée d'Orsay

Wikimedia commons

Claude Monet, vers 1920

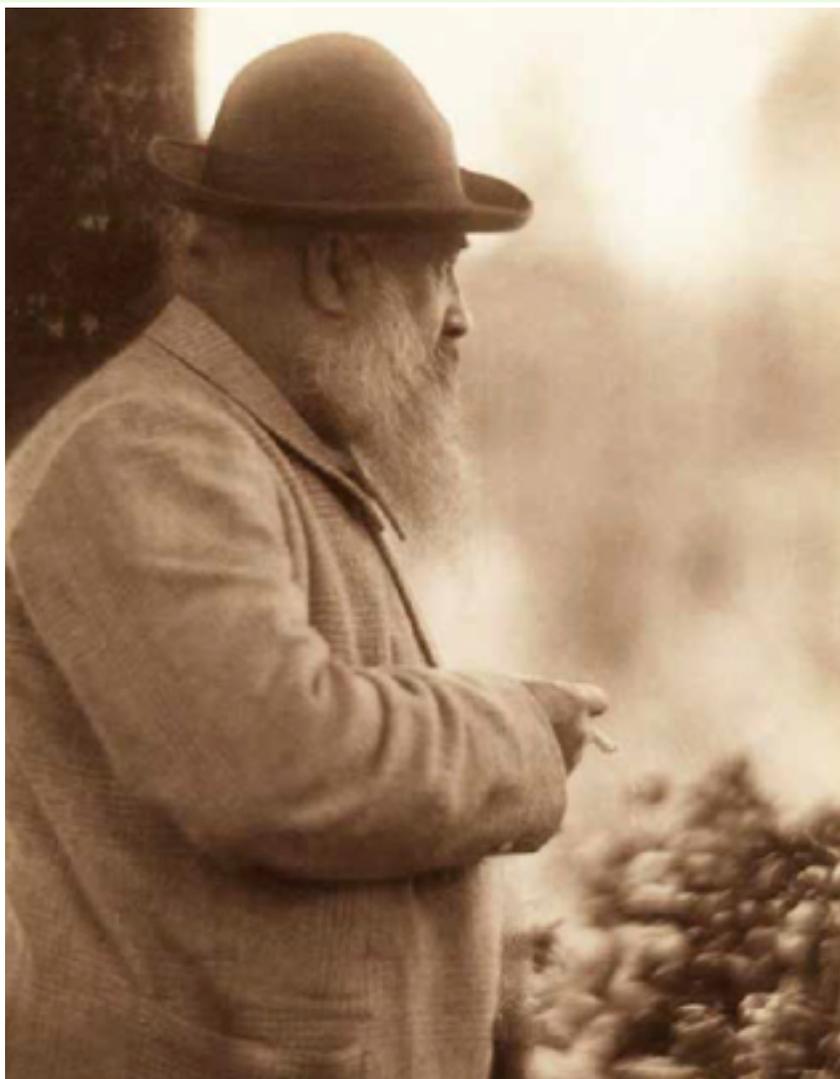
Photographie d'Henri Manuel

© Bridgeman Images

*Les commentaires de Claude Monet en italique sont extraits
de lettres ou d'articles qui lui furent consacrés de son vivant.*

© Éditions des Falaises, 2021
16, avenue des Quatre-Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr





Portrait de Claude Monet, 1905
Photographie
Paris, musée Marmottan Monet
© Bridgeman Images

SOMMAIRE

Giverny	9
Camille et Alice	35
Les amis	75
Les Nymphéas	143
Le jardin	167
Le déjeuner	185
Épilogue	194



Autoportrait de Claude Monet, coiffé d'un béret, 1886
Huile sur toile, 56 x 46 cm
Collection particulière
Wikimedia commons

« Quoi que vous fassiez, vous laisserez le nom d'un peintre qui a vu et senti l'intimité des choses autrement et mieux que nul n'avait encore fait ! »

GEORGES CLEMENCEAU, 8 octobre 1924

« Son œuvre est une révélation et un poème, qui montre un univers que personne n'avait vu avant lui. »

GUSTAVE GEFROY, *Claude Monet, sa vie, son œuvre*, 1922



La Grande Allée à Giverny, 1900
Huile sur toile
Montréal, musée des Beaux-Arts
Wikimédia commons

GIVERNY

Là-bas à Giverny, en Normandie, au fond de son atelier bien chauffé, le vieux maître prolonge sa nuit en somnolant sur son divan de velours grège. Le jabot blanc de sa barbe adoucit son visage volontaire, lui conférant un air de patriarche débonnaire.

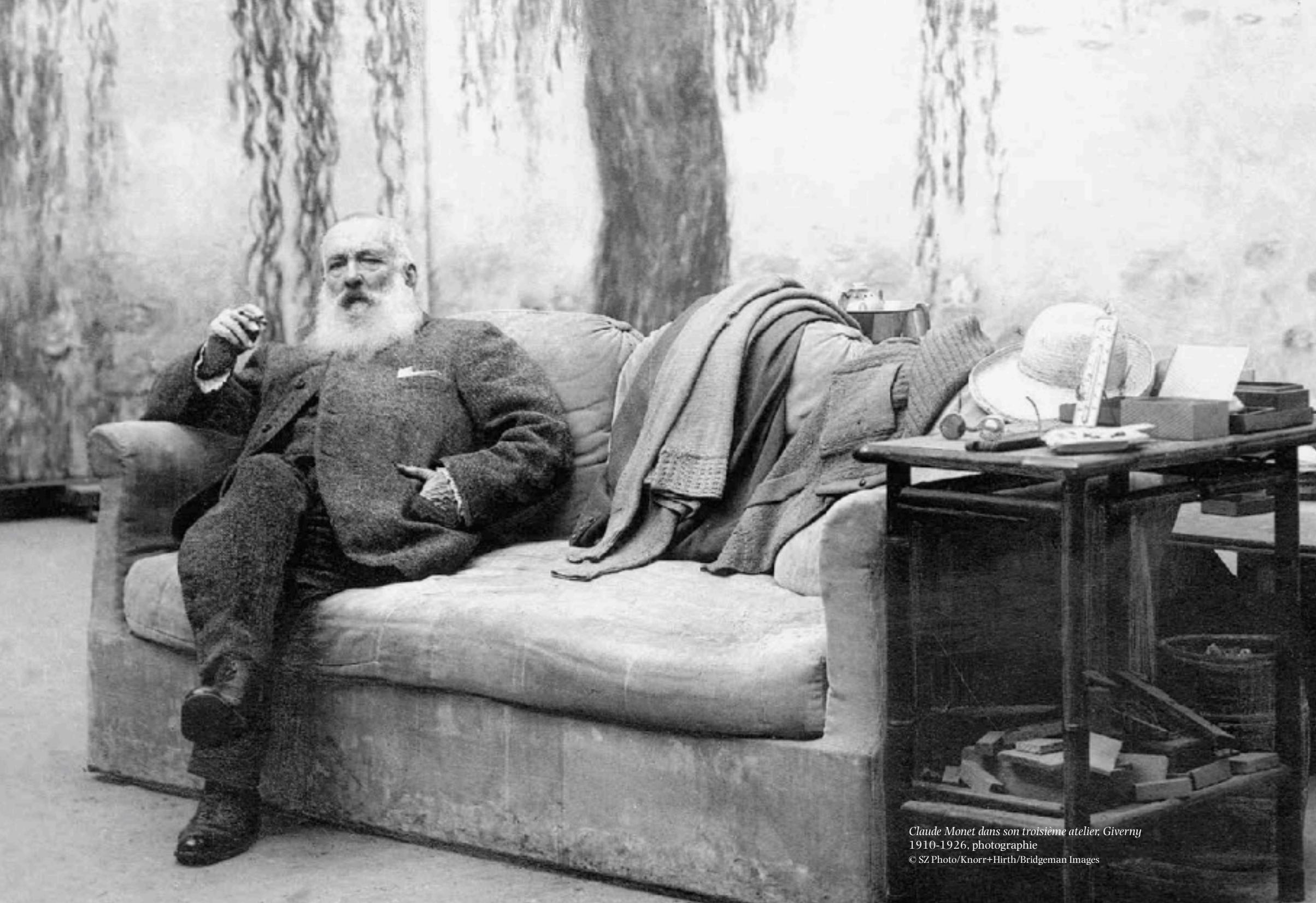
Depuis l'aube, un vent violent a soufflé sans jamais faiblir sur la vallée de l'Epte, dépouillant les arbres de leurs derniers atours. À présent dénudés, ils pointent leurs bras noueux vers le ciel crayeux d'un matin blafard.

En ce 14 novembre 1920, le père de l'impressionnisme s'apprête à fêter ses quatre-vingts ans. Quatre-vingts printemps pour l'hiver d'une vie consacrée à saisir l'insaisissable lumière et l'éphémère des choses. Cette actualité calendaire a rapidement rencontré un écho international, le faisant entrer de son vivant de plain-pied dans la légende. Il faut savoir qu'on en a parlé un peu partout dans le monde, du ponant jusqu'au levant.

En France, dès le 28 octobre, le rédacteur en chef de *La Victoire* a posé, sans ambages, la question dans ses colonnes pour savoir si les pouvoirs publics avaient l'intention d'organiser un jubilé officiel afin de rendre un hommage national à ce grand homme qui, vivant avec noblesse à l'écart, n'avait jamais reçu la moindre politesse de ses contemporains.

La célébration de cet anniversaire a pris tout à coup la dimension d'un événement majeur.

Qu'y a-t-il à dire de moi ? Que peut-il y avoir à dire, je vous le demande, d'un homme que rien au monde n'intéresse que sa peinture – et aussi son jardin et ses fleurs !



*Claude Monet dans son troisième atelier, Giverny
1910-1926, photographie
© SZ Photo/Knorr+Hirth/Bridgeman Images*

Pour combler cette lacune, le président du Conseil, Georges Leygues, s'est proposé de l'honorer de sa présence, en se faisant accompagner du sénateur André Berthelot. Mais l'émissaire chargé de lui annoncer leur venue a tout simplement été éconduit par le grand peintre. La maison rose restera close pour les représentants de la nation, seuls la famille et les amis ont été conviés.

« Les quatre-vingts ans du plus grand paysagiste français », a titré *Le Petit Niçois*. Quant à *L'Intransigeant*, il a souligné fort à propos que « l'État ne fit jamais une commande à Claude Monet, et qu'il ne sut point en temps utile et convenable lui rendre les honneurs officiels ».

Je suis vieux et vis retiré. J'ai horreur de la réclame, des interviews et de tout ce qui y ressemble. L'on peut parler et discuter de mes œuvres, mais ma vie ne regarde personne. Je ne suis pas un grand peintre, ni un grand poète. Je sais seulement que je fais ce que je peux pour exprimer ce que j'éprouve devant la nature !

Mais comme l'écrira plus tard son vieil ami Clemenceau : « Monet doutait de lui-même. N'est-ce pas dire où il mettait le succès ? » Et d'ajouter : « Il ne voulut jamais rien connaître des joies factices de la renommée. »

Après toutes ces années pendant lesquelles il a souffert du mépris des institutions, l'Institut de France va le solliciter quelques mois plus tard pour qu'il devienne membre de l'Académie des beaux-arts. Ce jour-là, il sourira dans sa barbe, en pensant à Rodin qui avait accepté cet ultime honneur avant lui et qui était passé de vie à trépas la veille du scrutin. Inutile de tenter le sort, il refusera poliment.

Près de lui, sont posés sur une petite table, sa palette aux couleurs mélangées, ses boîtes de pastels et ses précieux pinceaux dressés en bouquet dans un pot en grès vernissé à large col. L'odeur de l'huile d'œillette imprègne l'atmosphère. L'éclairage zénithal diffuse une lumière froide qui donne l'impression que l'aurore va se prolonger jusqu'au bout du jour. Cette absence de clarté s'ajoute à l'opacité de ses yeux frappés par la cataracte depuis maintenant dix ans. Une décennie de lutte contre ce handicap irréversible, qui l'a plongé lentement dans la nuit, lui le magicien de la lumière dont Cézanne disait : « Un œil... mais, bon Dieu, quel œil ! »

Il enrage.

Plus que jamais et malgré ma pauvre vue, j'ai besoin de peindre sans cesse !

À l'issue de cet ultime combat, va naître un chef-d'œuvre sans équivalent qui marquera à jamais l'histoire de l'art et celle de son exposition.

En dépit de son infirmité, il doit achever à tout prix ses « Grandes Décorations » des *Nymphéas*. Un vibrant hommage à la victoire de 1918 qu'il a décidé de donner à l'État.

En 1918, j'étais à la veille de terminer deux panneaux décoratifs que je voulais signer du jour de la Victoire pour en faire don à l'État. Pour cela, je me suis adressé à Clemenceau pour qu'il soit mon intermédiaire. C'était peu de chose, mais c'était la seule manière que j'avais de prendre part à la victoire. Je lui ai dit que je désirais que ces deux panneaux soient placés au musée des Arts décoratifs. Depuis, il m'a convaincu de faire un don plus important, – de quoi remplir deux salles de nymphéas !

Pour l'inciter à accepter sa proposition, il lui a dit : « J'obtiendrai les crédits nécessaires. J'ai fait nommer Paul Léon à la direction des Beaux-Arts, il m'est acquis. On va aménager pour vous un superbe pavillon. Vous allez rencontrer l'architecte Léon Bonnier qui a la confiance de l'État et de la Ville de Paris. Il va savoir vous dessiner vos salles elliptiques ! »

Comme promis, le Tigre a obtenu ce qu'il voulait, après des mois de tractations il a convaincu toutes ces vieilles barbes de la République et ces messieurs des Beaux-Arts de l'intérêt pour la France d'honorer de son vivant l'un des plus grands artistes de son temps que le monde lui envie. Après tant d'années d'incertitude et de lutte, enfin la reconnaissance et la gloire.

Au bout d'un moment, un frissonnement imperceptible parcourt sa vieille charpente engourdie par l'immobilité. Un cillement anime ses paupières closes, puis il sort insensiblement de son demi-sommeil et s'étire comme un gros chat repu. À travers le brouillard de son regard blessé, il discerne peu à peu l'envolée colorée de quelques nymphéas sur l'une de ses toiles en voie d'achèvement.

Ah ! Comme c'est difficile de peindre ! Je n'ai plus longtemps à vivre il me faut consacrer tout mon temps à la peinture, avec l'espoir d'arriver enfin à faire quelque chose de bien, à me satisfaire si possible.



La maison et le jardin de Claude Monet à Giverny, juin 2006
© Louis Monier / Bridgeman Images



Maison et jardin de Claude Monet, Giverny, 1992
 Jacqueline Guillot
 © akg-images/CDA/Guillot

Selon son habitude, il allume une cigarette Caporal rose et tire dessus goulûment pour y puiser le stimulus qui lui fait défaut. L'absorption de cette première bouffée matinale lui déclenche une violente quinte de toux et il retrouve difficilement son souffle. L'alerte passée, il laisse vagabonder ses pensées pour oublier l'heure et le temps. Au bout d'un moment, il se lève pour arpenter en silence sa vaste tanière.

Il se rappelle son arrivée au pays avec Alice et les enfants, au printemps 1883, après leur bref séjour à Poissy où il ne s'était pas plu. Dès le 15 avril il avait écrit à Durand-Ruel : « Une fois installé, j'espère faire des chefs-d'œuvre, car le pays me plaît beaucoup ! »

Dans une autre lettre adressée à son ami Théodore Duret, il avait confirmé cette première impression : « Je suis dans le ravissement, Giverny est un pays splendide pour moi ! »



Claude Monet dans son jardin, Giverny, 1908
 Paris, bibliothèque des Arts décoratifs
 © Archives Charmet/Bridgeman Images

Alice avait été tout aussi enthousiaste que lui : « Il y a des bois entiers de lilas et de genêts, le pays est encore plus beau qu'à Vétheuil ! » avait-elle confié à un ami.

Pour sa part, il avait eu tout de suite le coup de foudre pour ce petit village d'à peine trois cents âmes, niché entre les coteaux, sur la ligne de chemin de fer reliant Pacy-sur-Eure à Gisors.

Dès son arrivée, il avait repéré cette grande maison à l'air embourgeoisé avec son jardin ceint de hauts murs qui semblait l'attendre, sise au lieu-dit du Pressoir. Il l'avait louée sans hésiter au père Singeot. Elle lui était destinée. Pour preuve, il l'avait achetée sept ans plus tard pour vingt mille francs. Il avait alors quarante-trois ans et avait déjà peint sur le motif près d'un millier de toiles, vibrantes de vie. Il allait y demeurer autant d'années, mais ça, il l'ignorait encore. L'ensemble avait fière



La cuisine, maison de Claude Monet, Giverny
François-Xavier Bouchard
© François-Xavier Bouchard/Artemia/Bridgeman Images



La salle à manger, maison de Claude Monet, Giverny
François-Xavier Bouchard
© François-Xavier Bouchard/Artemia/Bridgeman Images

allure, avec ses deux bâtiments principaux et ses dépendances accompagnées d'un terrain de près d'un hectare, sans vis-à-vis, ni voisins.

Il se souvient du verger aux pruniers rustiques, fleuris comme des bouquets de mariée. Il résonnait de chants d'oiseaux quand ils avaient débarqué tandis qu'en contrebas, du côté de la rivière et du chemin du Roy, un petit train à vapeur s'essouffait en sifflant pour leur souhaiter la bienvenue.

À peine installé, le nouveau locataire avait dû faire un aller et retour à Paris. Un télégramme, reçu le 1^{er} mai, lui avait annoncé le décès, la veille au soir, de son vieil ami Édouard Manet, à la suite d'une amputation due à la gangrène.

Accompagné d'une foule silencieuse, il avait suivi le cortège funèbre en tenant l'un des cordons du poêle, aux côtés d'Émile Zola et de Fantin-Latour. C'est Degas qui avait prononcé son épitaphe en disant : « Il était plus grand que nous le pensions ! »

Six ans après sa mort, Monet avait organisé une souscription nationale pour acquérir son *Olympia* en vue d'en faire don à l'État. Il avait alors sollicité de nombreux artistes pour la plupart de ses amis. Mais, si Fantin-Latour, Degas, Chéret, Puvis de Chavannes, Pissarro, Rodin, Renoir, Lautrec et Caillebotte avaient accepté d'apporter leur contribution financière à ce projet, quelle déception quand Zola l'avait informé par lettre de son refus d'y souscrire : « Manet ira au Louvre, mais il faut que ce soit de lui-même, en pleine reconnaissance nationale de son talent, et non sous cette forme détournée de cadeau, qui sentira quand même la coterie et la réclame. »

Je lui en ai gardé longtemps rancune pour cet abandon inexplicable !

Le 18 mars 1890, il avait remis à Suzanne Manet le montant de la souscription qui s'était élevée à dix-neuf mille quatre cent quinze francs. Elle lui en avait su gré comme en témoignent ces quelques lignes...

« Votre conduite à l'égard de mon mari et de moi a été au-dessus de tout éloge, nos amis communs doivent tous le reconnaître. Vous avez montré le cœur le plus dévoué et généreux qui existe, et je ne pense à vous qu'avec la plus grande reconnaissance... »

L'*Olympia* avait fini par entrer au Louvre en 1907, après dix-sept ans de purgatoire.

Sans perdre de temps, il s'était installé à Giverny du mieux possible, puis avait sillonné la région pour y peindre ses premières toiles aux titres évocateurs : *Maison sur le vieux pont de Vernon*, *Vue de l'église de Vernon*, *Paysages à Villez près de Vernon...*

Aidé des enfants, il avait semé des graines potagères et planté ses premières fleurs, avant de rénover par le biais de la couleur seule son nouveau logis. Il avait commencé par couvrir d'ocre rose tous les murs extérieurs et à repeindre en vert les volets gris délavés. À l'intérieur, la cuisine avait été laquée en bleu clair des murs au plafond, pour répondre aux carrelages de Rouen, bleu et blanc, utilisés en décoration murale. La salle à manger peinte en jaune de chrome à deux tons, le petit salon poudré de mauve, tandis que, dans les autres pièces, des couleurs plus acides ou des tons plus pastel dans le goût anglais, avait été choisis pour gommer la tristesse des murs et dynamiser l'ensemble.

Ah ! La tête du peintre en bâtiment, le père Lecanu, quand il l'avait vu composer toutes ces teintes claires et joyeuses, inconnues de lui jusqu'alors ! Jamais il n'aurait pu imaginer qu'on puisse utiliser la couleur avec autant de bonheur dans une maison.

À l'époque, on avait dû drôlement jaser dans les chaumières et le prendre pour un fou. Il faut dire qu'on l'avait toujours à l'œil ; lui, le *horsain*, qui plus est, un artiste !

La singularité de cette famille avait intrigué les villageois dès leur arrivée. Lui le veuf, avec ses deux fils – Jean et Michel – et elle avec ses six enfants. Ils formaient vraiment une bien étrange tribu. Vivre maritalement avec l'épouse de son ancien protecteur et mécène désormais ruiné, Ernest Hoschedé, il y avait bien là de quoi alimenter les ragots les plus inconvenants. Et les mauvaises langues s'en étaient donné à cœur joie.

Il avait bien fallu vivre, avec cette réprobation toujours présente dans le regard des autres. Ce fut souvent difficile, surtout pour sa pauvre Alice qui rêvait tant de respectabilité, elle qui était née dans une famille de la grande bourgeoisie. L'opinion d'autrui, Monet s'en moquait pas mal, car il avait sa peinture.

« Si ceux qui disent du mal de moi, savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage ! », clamait son ami Sacha Guitry.

Alice avait dû attendre le décès d'Ernest, le 18 mars 1891, pour qu'ils puissent enfin légaliser leur liaison en se mariant l'année suivante, l'un et l'autre pour la seconde fois.

Malgré ses problèmes d'argent récurrents, il n'avait pas hésité à entreprendre divers travaux d'aménagement, car il savait qu'au final, son marchand d'art, Durand-Ruel, paierait les factures. De la sorte, il fit aménager un double perron en façade et moderniser la cuisine, quant à la remise, elle fut transformée en salon-atelier.

Cette année-là, il avait peint une trentaine de bouquets de fleurs, sans compter ses fameuses décorations florales destinées à orner les portes du grand salon de l'appartement privé de Durant-Ruel à Paris. Par ailleurs, il avait pu louer un petit arpent de terre à l'embouchure de l'Epte, sur l'île aux Orties, pour y amarrer ses bateaux : deux yoles en acajou, ainsi qu'une norvégienne et son bateau-atelier. Un havre d'inspiration et de quiétude dont il deviendrait un jour l'heureux propriétaire.

Lentement, le vieux maître s'approche d'un guéridon où sont posés des albums de photos. Il en prend un qu'il feuillette d'une main hésitante. Un geste maladroit et il laisse choir quelques fleurs séchées dissimulées entre les pages. Tout à coup, il porte son attention sur un cliché sépia représentant ses enfants, pris à l'époque de leur installation. Les souvenirs affluent, précis comme s'ils dataient d'hier. Arrêt sur image. Émotions face au temps écoulé, soudain réactivé. Il s'assied de nouveau sur le divan et s'abandonne aux jeux de la mémoire et tout remonte à la surface. Images fugaces, sons et parfums familiers. Autant d'évocations si chères à son cœur.

Après un été animé, riche en découvertes, Michel et Jean-Pierre avaient affûté leurs crayons et sorti leurs ardoises pour découvrir l'école communale à la rentrée de septembre. Les six aînés, eux, avaient été mis en pension à Vernon. Jean et Jacques à la pension Dubois et les quatre filles : Marthe, Suzanne, Germaine et Blanche, au pensionnat des sœurs de la Providence.

Quant à Monet – comme on l'appelait si bien à la maison – il était

parti en décembre pour un voyage éclair sur la Riviera, en compagnie de son vieux copain Renoir. Ils s'étaient arrêtés en Ligurie, précisément à Bordighera, dans le golfe de Gênes, à une vingtaine de kilomètres de Menton.

L'un des plus beaux endroits que nous ayons vus dans notre voyage !

Un endroit de rêve avec ses palmiers en faisceaux dressés vers le ciel, ses villas élégantes aux façades miellées et sa végétation luxuriante se détachant sur l'azur et l'émeraude de la Méditerranée.

Là-bas tout est gorge-de-pigeon et flammes-de-punch ; il y règne un ton rose extraordinaire, intraduisible, quant au bleu de la mer et du ciel, impossible à saisir. Comment apprendre à voir ? Comment peindre ce qui ne ressemble à rien ? À quoi ressemble la lumière dans de tels paysages ?

Que d'interrogations ! Que d'exaltation et de désespoir ! Que de difficulté pour traduire cet enchevêtrement végétal et cette orgie de tonalités saturées d'une lumière si dense ! Ce méli-mélo de pourpre, de fuchsia, de mauve, de saphir, d'outremer, d'ardoise, de fauve, de topaze, de safran, d'amarante, de carmin, d'orangé, de cinabre, de brique, de garance, d'incarnat, de jade, de sinople et de terre de Siègne brûlée. Un vrai feu d'artifice !

La lumière du Sud lui avait rappelé l'Algérie d'autrefois, du temps de son service militaire.

Quand je suis revenu à Bordighera au début de l'année suivante, j'ai constaté qu'il faudrait une palette de diamants et de pierreries pour traduire sur la toile tous ces paysages flamboyants. Malgré tous ces obstacles, j'ai pu tout de même broser plus de quarante-cinq études...

Autant de témoignages de sa passion solaire.

Durant son séjour dans la vieille cité ligurienne, il était descendu à la Pension anglaise afin de protéger sa tranquillité, après un premier séjour dans un hôtel envahi par les Allemands et les Anglais qui s'étaient révélés insupportables.

C'est fou ce que le jargon des Allemands est pénible, vous ne trouvez pas ?

Par la suite, il s'était installé pour quelque temps dans la villa des Moreno dont il avait fait la connaissance grâce à un ancien ami d'Ernest Hoschedé. Ils possédaient une merveilleuse demeure entourée d'un jardin paradisiaque comme il les aimait tant.



Jardin à Bordighera, impression du matin, 1884
Huile sur toile, 65,5 x 81,5 cm
Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage
Wikimedia commons

Ces palmiers me faisaient damner ; les motifs étaient extrêmement difficiles à prendre... quant au bleu de la mer et du ciel, c'était impossible !

Son hôtesse s'était montrée charmante. Maladroitement, il avait eu tort d'en parler spontanément à Alice dans une de ses lettres quotidiennes. Que n'avait-il pas dit ? De rage, sa destinataire avait déchiré le feuillet et en avait profité pour lui faire mille reproches, le menaçant d'une séparation. Cependant, elle avait trouvé tout à fait normal que son mari, avec lequel elle était séparée de corps et de biens depuis si longtemps, vienne lui rendre visite à Giverny pour fêter son anniversaire. Monet en avait été éprouvé et avait beaucoup regretté de ne pas être là lors de ces retrouvailles conjugales.

En octobre 1908, il avait eu l'occasion de retourner en Italie, plus précisément à Venise, en compagnie d'Alice, bien qu'elle fût alors très fatiguée, le visage déjà marqué par les stigmates de la terrible maladie qui l'emporterait au bout d'une longue agonie, trois ans plus tard.

« Je ne ferai que quelques petites toiles de Venise, pour en garder le souvenir ! » avait-il lancé avant de partir de Vernon pour la Cité des doges où ils devaient séjourner plus de deux mois.

Depuis des semaines, il n'était pas parvenu à peindre la moindre toile tant il se sentait impuissant, sans énergie créatrice.

Mrs Curtis, une parente du peintre John Sargent avec lequel il entretenait une relation amicale, les avait invités à s'installer au Palazzo Barbaro, situé sur le Grand Canal. Mais ils l'avaient quitté rapidement, lui préférant le confort plus moderne du Grand Hotel Britannia avec sa vue imprenable sur la lagune et l'île de San Giorgio Maggiore.

Le temps passa et son désir de peindre tardait à revenir. Il se décourageait d'avance devant la tâche à accomplir, la percevant comme une épreuve insurmontable. Il avait bien essayé de partager son angoisse de la toile blanche avec Alice, toujours attentive à ses états d'âme, mais en vain.

Venise était vraiment « inrendable » en peinture ! Et puis je me sentais bien trop vieux pour peindre d'aussi belles choses.

En effet, comment saisir cette lumière diaphane qui semblait se dissoudre entre le ciel et l'eau ? Comment capter ces palais couleur de brique et de lichen qui paraissaient flotter le long du Grand Canal ?

Comment transmettre ce poudroisement et ces teintes vaporeuses ? Certitude et doute. Éternel conflit d'un esprit tourmenté. Après bien des hésitations, il s'était mis à travailler sur le motif et son génie enfin libéré avait pu opérer de nouveau.

Pris par la tâche, il n'avait pas pu écrire à son ami Gustave Geffroy. À sa demande, Alice lui avait envoyé un petit mot pour lui faire part de la fascination qu'éprouvait son mari pour la Sérénissime.

Malheureusement, j'aurai dû y aller quand j'étais plus jeune et que j'avais toutes les audaces. Malgré tout, j'ai passé là-bas des moments délicieux !

Sa fougue créative retrouvée lui avait fait oublier le poids de l'âge.

Dans cette lettre adressée au fidèle Geffroy, Alice avait ajouté : « Il peint des merveilles... Et ces reflets admirables... Et cette eau nacrée que lui seul peut rendre ! »

Débordant d'exaltation, il avait communiqué à Clemenceau son attirance pour la cité lacustre : « Je suis ici dans le ravissement, c'est merveilleux. J'essaye de peindre... »

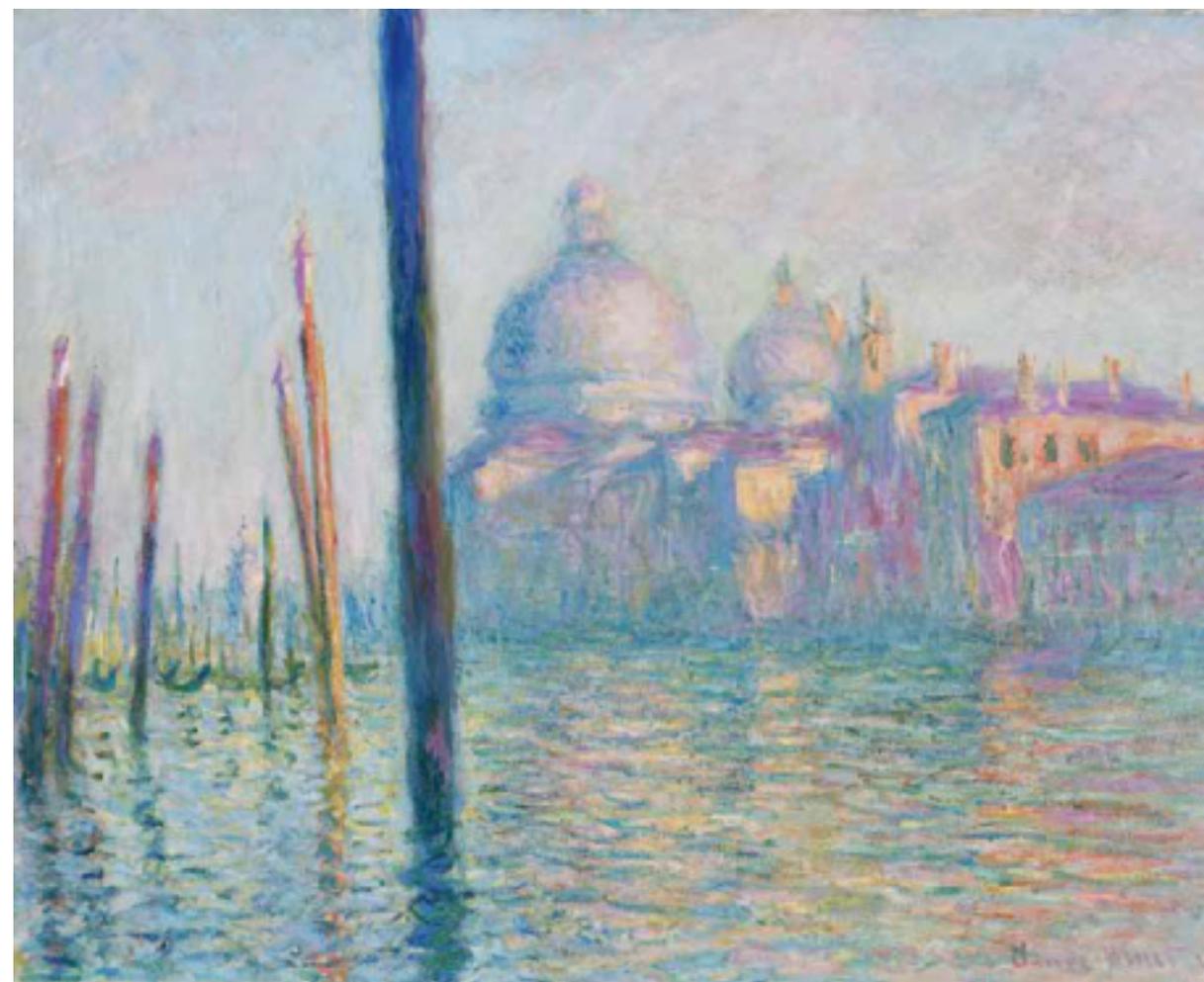
À son retour, il lui avait offert une étude de gondole, peinte juste avant son départ. Mais aucun de ses tableaux n'avait été terminé sur place, il avait eu tout juste le temps de jeter quelques impressions sur une trentaine de toiles qu'il acheva plus tard dans son atelier.

Son engouement pour Venise n'avait fait que croître et, le moment de quitter cette lumière unique approchant, il s'en était attristé. C'était si beau ! Il s'en était consolé à la pensée d'y revenir l'année suivante. Hélas ! Il n'y revint jamais.

Tant de souvenirs, souvenirs des temps heureux.

Sur le chemin du retour ils s'étaient arrêtés à Bordighera, pour faire un détour par Cagnes-sur-Mer afin de saluer son vieux complice des années bohèmes, Renoir, qui vivait désormais retiré dans sa villa des Collettes, perclus de rhumatismes, mais toujours actif pour saisir les courbures charnelles des femmes.

Joie de se retrouver. Douleur de perdre l'usage de ses mains pour l'un, menace de perdre un jour la vue pour l'autre. Drame de ces deux grands peintres frappés dans ce qu'ils avaient de plus précieux, comme si la vie avait décidé de leur faire payer le prix de leur talent. Néanmoins,



Le Grand Canal, 1908
Huile sur toile, 73,7 x 92,4 cm
Boston, Museum of Fine Arts / Legs Alexander Cochrane
Wikimedia commons

ils résisteraient jusqu'au bout, refusant de s'avouer vaincus par l'âge et la maladie.

L'exposition des vingt-neuf tableaux consacrés à Venise avait eu lieu seulement en 1912, du 28 mai au 8 juin, à la galerie Bernheim à Paris. Elle comprenait notamment six vues du *Grand Canal*, autant du *Palais ducal*, trois vues du *Palais Dario*, trois du *Rio de la Salute*, deux du *Palais da Mula* et du *Palais Contarini* et un magnifique *Crépuscule*.

La préface du catalogue avait été rédigée par Octave Mirabeau qui, grâce à sa verve habituelle, avait exécuté une subtile variation littéraire sur Venise et ses interprètes, en concluant par l'admiration que lui inspirait Monet.

« Cela est singulièrement émouvant que Claude Monet, qui renouvela la peinture du XIX^e siècle, ait pu se renouveler lui-même. [...] On dirait que la main s'abandonne à suivre la lumière. Elle renonce à l'effort de la capter. Elle glisse sur la toile, comme la lumière a glissé sur les choses, [...] »

La lumière, toujours la lumière comme l'avait également souligné l'écrivain Henri Genet dans *L'Opinion* du 1^{er} juin 1912.

« Monet est avant tout le peintre de la lumière... Qui mieux que lui a su fixer l'impression qu'on a, certains jours d'été, de voir trembler dans l'air les ondes lumineuses ? Le génial et glorieux peintre se devait d'aller à Venise qui est toute lumière. »

Et le critique André Michel de conclure, dans *Les Débats* du 5 juin : « [...] Et la Venise de Claude Monet, plus chimérique qu'aucune autre, n'en existe pas moins désormais. »

Venise et sa lagune, Venise et ses canaux, Venise surgie de l'eau. L'eau qui avait marqué comme un sceau, sa jeunesse passée au Havre. L'eau, source d'inspiration inhérente à son œuvre. L'eau vive ou miroitante, l'eau calme ou tumultueuse. Que ce soit la Seine clapotant à Vétheuil, la mer déferlante à Belle-Île ou son célèbre étang paré de nénuphars, l'eau avait toujours été l'un de ses sujets de prédilection, au point de devenir le thème unique de ses Décorations.

À ce propos, un jour, il avait écrit à Geffroy : « Ces paysages d'eau et de reflets sont devenus une obsession. »

Douze ans plus tard, ils l'obsèdent encore.

Empêchée par la nuit de pointer son museau, l'aube a fini par se lever et répand lentement sa lumière boréale à travers la verrière de l'immense atelier. D'habitude, il aime prendre son petit-déjeuner dès potron-minet, mais aujourd'hui, allez savoir pourquoi, il n'a pas faim. Pourtant, durant toute sa vie, il s'est montré ponctuel à célébrer les plaisirs de la table dès son premier repas.

Après le rite quotidien du tub glacé, il descend dans la salle à manger pour se sustenter. En bas, l'attendent une variété de mets plus ou moins roboratifs rapportés de ses voyages tant en France qu'à l'étranger.

Toujours levée la première, la cuisinière – autrefois Marguerite et désormais Anna – s'active derrière son fourneau rutilant d'où monte une odeur alléchante d'œufs frits au bacon rissolant dans la poêle.

Blanche, la fille d'Alice, avait partagé pendant longtemps ces matins gourmands et complices qui précédaient les balades à travers champs en poussant la brouette où s'empilait tout son attirail de peintre. Peu diserts l'un et l'autre, ils s'attablaient en silence pour savourer des andouillettes grillées accompagnées d'un bon verre de sancerre. C'était le bonheur à l'état pur, fait de ces petits riens qui transcendent la vie.

Une lichette de fromage, une belle portion de rôties à la marmelade d'orange et pour conclure un grand bol de lait froid ou de thé fumant à peine sucré. Après cela, fin prêt, toujours bon pied, bon œil, il parcourait la campagne pour traduire ses impressions sur la toile, en compagnie de son « Ange bleu », comme l'avait surnommée Clemenceau.

Durant l'été 1890, il avait retrouvé toute sa verve et s'était lancé avec fougue dans des séries inspirées par la campagne alentour. Quelques champs de coquelicots, une vingtaine de toiles représentants des meules de foin, lui avaient permis de traduire « l'instantanéité » de la lumière et de ses vibrations colorées les plus fugitives. Pour ce faire, il alignait ses chevalets en rang de bataille autour de lui, prêt à donner de la brosse, tout en calquant son rythme sur celui du soleil.

Cette ardeur avait été décrite par Maupassant dans un de ses articles...

« Il ressemblait moins à un peintre qu'à un chasseur. Il était toujours suivi par une bande d'enfants qui portait cinq à six toiles représentant le même motif en divers moments de la journée, avec divers effets. Il s'en occupait l'une après l'autre et les remettait de côté selon le changement d'éclairage. Il guettait devant son motif, attendait le soleil et les ombres et capturait le rayon lumineux ou le nuage avec quelques touches... »

Pendant que Monet s'attaquait à son sujet, Blanche s'éloignait discrètement pour aller peindre de son côté. En fin de journée, il découvrait avec attendrissement le fruit de son travail et il l'encourageait toujours en lui donnant quelques sages conseils qu'elle s'employait à mettre en œuvre, car elle envisageait alors sérieusement de concourir pour le prochain Salon. Elle aussi rêvait d'être une artiste.

À cette époque, Monet avait confié à sa femme : « Si elle ne craint pas le refus et que cela l'amuse, qu'elle y aille carrément ! »

Un matin, on avait frôlé le drame. En revenant dans le pré où il avait travaillé la veille, afin de donner une dernière touche à ses toiles, il avait aperçu un paysan en train de défaire une de ses meules. Affolé, Monet s'était précipité aussitôt vers l'auteur de ce sacrilège esthétique. « Désolé, m'sieur Monet, mais il est grand temps que j'les batte ! » lui avait lancé l'homme. Un seul argument pouvait encore le faire changer d'avis, lui proposer de louer sa meule. Et, en bon Normand qu'il était, il avait accepté de patienter un moment pour quelques sous.

Six ans plus tard, son Ange bleu l'avait quitté pour convoler en justes noces avec son fils Jean dont elle était éprise. Ils avaient été élevés ensemble comme frère et sœur. Ils choisirent de devenir mari et femme. On aimait les situations extrêmes chez les Monet. Surprise du père quand le fils lui avait avoué le nom de son amoureuse comme on disait alors... « J'aime Blanche et je souhaite l'épouser ! »

De son côté Blanche avait annoncé avec certitude : « Je veux épouser Jean ! »

Monet avait marqué une certaine réserve et il s'en était ouvert à Alice dans une correspondance : « Dis-lui bien que je ne suis pas contre elle, mais qu'en somme je serais désolé si je voyais Jean ne l'épouser que par dévouement pour ne pas lui faire de chagrin... »

Il s'était senti un peu abandonné. Il perdait une fille pour gagner une



Meule de paille au coucher du soleil, 1891
Huile sur toile, 73,3 x 92,7 cm
Boston, Museum of Fine Arts
© Boston, Museum of Fine Arts

belle-fille. À son tour, elle allait changer son nom d'Hoschedé pour celui de Monet comme sa mère l'avait fait avant elle. Étrange ironie du sort.

Quelle joie pour Alice qui était au comble du bonheur !

L'abbé Toussaint avait célébré le mariage religieux le 10 juin 1897, dans la petite église du village. À l'issue de la cérémonie, la famille et les amis s'étaient retrouvés pour le déjeuner dans son ancien atelier tapissé de quatre rangs de tableaux. Les convives avaient tous eu droit à du turbot sauce hollandaise et du foie gras. Rien que du goûteux. Tout le monde s'était bien amusé. Tendresse et émotion avaient été au rendez-vous. Personne n'avait remarqué le regard ému du chef de famille au milieu des rires qui fusaient.

Ensuite le couple était parti vivre à Rouen, avant de revenir s'installer quelques années plus tard à Giverny dans la villa Les Pinsons que Monet leur avait offerte. C'était déjà le début de la fin pour ce pauvre Jean qui avait contracté une maladie honteuse lors d'un déplacement en Suisse pour son travail. Son calvaire allait durer des jours et des nuits.

Le mal le rongea de l'intérieur. Son intimité était l'objet de mille tourments. La douleur le vrillait comme une bête infâme qui se repaît de sa proie sans défense ; et Blanche silencieuse et compatissante qui se consumait de honte et de désespoir tandis que son beau-père assistait, pétrifié, à l'horrible déchéance physique de son fils bien aimé.

Le 9 février 1914, à vingt et une heures, son martyre arriva à son terme. Ses obsèques s'étaient déroulées dans la plus stricte intimité.

Monet était bien seul depuis la mort d'Alice et Blanche désormais veuve. Compte tenu de la tendresse et de la complicité qui les avaient toujours liés l'un à l'autre, ils avaient décidé de conjuguer leurs solitudes et Blanche était revenue s'installer dans la grande maison rose pour veiller sur l'intendance.

Depuis lors, ils vivent presque – disent certains – comme mari et femme, elle l'entoure d'attentions et l'encourage à poursuivre l'œuvre des *Nymphéas*, lui remontant le moral quand il se sent déprimé. Sacha Guitry parle d'elle comme du dévouement personnifié. La fidèle compagne de ses dernières années.

Maintenant, il relève lentement la tête pour plonger son regard

brouillé dans l'infini de ses Grandes Décorations qui ceinturent l'espace. Son être tout entier semble se fondre dans cette restitution de l'aquatique et du végétal. Horizontales et verticales se croisent et s'entrecroisent dans une mystérieuse désintégration du motif qui l'emporte dans un tourbillon coloré.

Brusquement, il détourne son regard, pour retrouver le cours de ses pensées. Bientôt, la nostalgie s'incruste et il ne peut pas s'empêcher de penser aux deux femmes de sa vie : Camille, sa compagne de débîne et Alice, celle des jours heureux.